

LE SALON DE L'OUVRIER

CAUSERIE

Faite le 27 Novembre 1898

à la Séance solennelle

DE LA

Société Française de Tempérance

PAR LE DOCTEUR ROUBINOVITCH

Médecin de la Salpêtrière



LE SALON DE L'OUVRIER

Causerie faite le 27 novembre 1898, à la Séance solennelle
de la Société Française de Tempérance

par le Docteur ROUBINOVITCH
Médecin de la Salpêtrière

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS,

Je n'apprendrai rien à personne en vous disant que les bourgeois ont, en général, un salon et que les ouvriers n'en ont pas.

Pourtant, les uns et les autres ont une chambre où ils couchent, une salle où ils mangent. D'où vient donc que les ouvriers se passent de cette pièce qu'on appelle un salon ?

C'est qu'elle semble, au premier abord, moins utile que les autres.

Qu'est-ce en effet qu'un salon ?

La première idée qui se présente à l'esprit des travailleurs, quand on prononce ce mot devant eux, c'est celle d'une grande pièce encombrée de meubles chers et inutiles où des femmes parées, fardées, parfumées et minaudières passent leur temps à bavarder et à caqueter avec des hommes qui ne valent guère mieux qu'elles. Et les travailleurs se disent : « Pour ce que les femmes gagnent à avoir un salon, j'aime autant n'être qu'un ouvrier, et que ma ménagère soit dans sa cuisine ». Ils n'ont pas tort en un sens.

Pourtant, les gens civilisés aiment à se réunir pour échanger des idées. C'est là un besoin humain, tout aussi respectable et tout aussi réel que la faim ou le sommeil.

Et c'est la réalité de ce besoin qui a causé l'invention des salons.

Un salon, c'est une pièce où, en société des femmes, les hommes se réunissent pour causer et pour se divertir.

Laissons de côté les mijaurées dont nous parlions tout à l'heure (aussi bien, y a-t-il pas mal de femmes, bourgeoises ou autres, qui parlent avec beaucoup de sens, d'esprit et de bonté, dans ces salons dont on plaisante, et je connais nombre d'hommes qui n'auraient rien à perdre en leur compagnie).

Mettons donc à part, dis-je, les poseuses de tous les mondes,

et convenons que, en général, la société de la femme est pour le cœur et l'esprit de l'homme un inappréciable bienfait.

Or, par le fait que l'ouvrier n'a pas de salon, il est privé, non seulement de la conversation féminine, mais aussi du plaisir de se reposer l'esprit en échangeant des idées avec ses amis — et cette privation qui semble lui être imposée par la petitesse de son logement, il cherche à y échapper en allant au cabaret.

Le cabaret où l'on ne va pas toujours par un réel désir de sentir des boissons fortes vous râcler plus ou moins le gosier ni même pour voir à la longue tourner et danser les bouteilles de l'étalage, le cabaret où très souvent on se rend pour « retrouver les camarades » a été appelé, comme vous le savez le « salon de l'ouvrier. »

Mais, mes amis, quel salon !

Nous parlions tout à l'heure des jolies poupées qui sentent l'opoponax. Mais le bitter, le tord-boyau et la vinasse du broc, en cours de digestion surtout, ça ne sent pas l'opoponax, je vous assure, et la fumée des pipes, et la chaleur humide et malsaine, et les discussions qui deviennent des scènes, et les cris, et la laideur abjecte des ivrognesses, et les entêtements stupides et bruyants des ivrognes répétant vingt fois la même chose et empêchant toute conversation, tout cela fait du cabaret, les jours de paye surtout, un endroit vraiment répugnant et où jamais aucun homme sensé ne voudrait mettre le pied s'il n'avait pas pour excuse l'exemple et l'habitude.

J'entends d'avance votre objection. Vous dites en ce moment : « Mais à quoi veut-il en arriver ? Il vient là établir tant bien que mal qu'un lieu de réunion et de conversation où les femmes aient leur place est nécessaire aux êtres civilisés ; que les bourgeois et les gens riches ont dans leurs appartements une pièce au moins qui correspond à ce besoin, que les ouvriers n'en ont pas, et que, éprouvant, comme tous les hommes le besoin d'échanger des idées, ils vont, faute de mieux, essayer de le faire au cabaret ; et alors il nous dépeint le cabaret comme un lieu bruyant, malsain et puant, d'où l'on sort souvent sans avoir pu parler, et en commençant à déraisonner. Tout cela est vrai ; mais nous le savons depuis longtemps, et nous n'avons pas besoin d'un médecin pour nous apprendre que le cabaret du coin ne vaut pas le salon d'une duchesse, et nous faire sentir encore un peu plus notre misère. »

Patience, mes amis, patience !

Si je vous ai parlé d'un mal dont vous souffrez ce n'est pas

pour vous le faire plus cruellement sentir, c'est pour en chercher avec vous le remède.

Le remède, je vais vous le dire en deux mots : c'est de donner moins d'argent au marchand de vin qui vous empoisonne, et davantage au propriétaire qui vous loge.

Alors vous aurez, non un salon, ce qui vous serait inutile, mais une bonne grande salle à manger bien aérée et bien claire, où trouveront place sous la lampe du soir, la mère avec son ouvrage, le ou les grands enfants, le père et ses amis. Et c'est pour vous mon rêve. Oui, je suis persuadé que, s'il le voulait, l'ouvrier pourrait changer tout cela en rendant sa propre habitation plus commode, plus confortable. Je sais bien qu'il faut compter avec les habitudes contractées. Quand on a pris le goût des petits verres et des apéritifs, cela devient un besoin cuisant, impérieux, et tout buveur est en réalité un obsédé par l'alcool. Mais, si l'on est un homme et non une loque, un chiffon mouillé, on se fait une petite violence qui n'est tout à fait dure que la première fois, et sans laquelle il n'y a évidemment rien de possible. Or, si l'ouvrier qui ingurgite tous les jours pour dix à douze sous d'alcool, voulait écouter un peu notre petit raisonnement, il verrait que nous sommes ses vrais amis quand nous prétendons que la lutte contre l'alcoolisme profitera avant tout à la classe ouvrière.

En effet, faites le simple calcul suivant : la *goutte*, je ne parle pas de la boisson des repas, coûte à l'ouvrier parisien neuf à dix sous par jour, en moyenne ; mettons, par semaine, trois francs, soit 156 francs par an.

J'ai fait dernièrement dans une salle d'un grand hôpital une enquête auprès de 60 ouvriers de toute sorte de corps de métier, et le chiffre que je donne est plutôt au-dessous de la vérité.

Donc, si l'ouvrier voulait bien renoncer à cette détestable «goutte», il réaliserait au bout de l'année une économie d'environ 160 francs.

Or, l'expérience faite à Issy, près la gare des Moulineaux démontre qu'on peut avoir une maison en fer et en ciment avec, à l'intérieur, un revêtement de bois non inflammable, composée de quatre pièces, d'une cave, des cabinets, moyennant un loyer de 130 à 140 francs par an. Mieux encore, après dix années de location on peut devenir propriétaire d'une pareille maison. De telle sorte que rien qu'en supprimant la goutte l'ouvrier peut s'assurer un logement très convenable. A l'heure actuelle il n'y a pas encore beaucoup d'habitations pareilles, mais il ne tient qu'aux ouvriers de s'entendre entre eux, de se constituer en

sociétés ayant pour but la création et l'acquisition des maisons de ce genre. L'argent nécessaire pour bâtir ne manquera pas, puisque la loi votée par le Parlement français le 30 novembre 1894, autorise les caisses d'Épargne à faire à des sociétés de cet ordre des avances à un taux d'intérêt réduit.

Si ce système se généralise, les conditions du logement de l'ouvrier se trouveront singulièrement améliorées : au lieu des taudis sombres, étroits, privés d'air, de lumière et de toute commodité, il aura plusieurs pièces dont l'une, comme je vous le disais, pourra servir de salle commune, de salle où, après la journée, toute la famille se réunit, où l'on reçoit un ami, etc. Plus la maison a un aspect attrayant et confortable plus le mari reste au logis ; dans le cas contraire, il va au cabaret. On peut dès maintenant formuler cette loi : le nombre de cabarets est en raison inverse de celui des bons logements, et là où l'ouvrier est mal logé, les cabarets sont innombrables.

Mais si tous les travailleurs ne peuvent encore espérer devenir si facilement propriétaires, qu'ils n'en renoncent pas moins à leurs trois ou quatre petits verres de tord-boyau par jour, et ils trouveront immédiatement, sans troubler en aucune façon l'ordre social, de quoi louer un logement confortable muni cette fois d'un véritable lieu de conversation, de salon, si vous voulez. Cet avantage s'accompagnera de quelques autres non moins importants ; n'avalant plus du poison, il aura une meilleure santé ; il sera plus assidu, plus régulier à son travail ; il produira davantage ; son travail étant plus productif sera mieux apprécié et par conséquent mieux payé. Je connais un patron, un entrepreneur en serrurerie, assis en ce moment au milieu de vous, qui m'a exposé sa manière d'être avec ses ouvriers. Offrant un salaire plus élevé que ses collègues, il a la facilité de choisir des hommes absolument sobres, dont le travail plus considérable et plus régulier, lui permet de réaliser des bénéfices plus forts.

Cet entrepreneur-là est tellement estimé et apprécié de tous ceux qui travaillent avec lui que, lors de la dernière grève, il a été obligé de leur donner lui-même le conseil de simuler un accord avec les grévistes, et voici ce qu'il leur a dit : « Quand ils viendront pour vous débaucher, ne résistez point ; sortez, promenez-vous avec eux pendant une heure ou deux ; puis rentrez à l'atelier ; je vous paierai votre journée comme d'habitude... »

Voilà les rapports qui s'établissent avec les ouvriers tempé-
rants et s'il n'y avait qu'eux — et j'ajoute s'il n'y avait que des patrons de bonne volonté — la question sociale pourrait recevoir une solution radicale de la façon la plus pacifique. J'ai entendu

à Bâle développer la thèse suivante par un ouvrier, un socialiste militant, M. Bruno Gutzman :

« Toutes les revendications collectivistes pourraient se réaliser, si l'ouvrier se décidait à renoncer à l'alcool. »

Pour ma part, je ne vais pas aussi loin; mais la possibilité pour les ouvriers sobres d'avoir un confortable et grand logement, me semble tout à fait prouvée.

C'est alors, comme je l'ai déjà dit, que l'ouvrier aura réellement son salon. Sa femme et lui recevront leurs amis, après la journée faite, ou les dimanches de pluie. On se distraira en causant. Les femmes, tout en se racontant leurs petites affaires, tricoteront, feront de la tapisserie, les hommes feront une partie de domino ou d'écarté sans se ruiner pour cela... Et si même on offre un verre de bière ou de petit cidre, je n'y verrai pour ma part aucun mal. Je ne suis pas de ceux qui poussent tout à l'extrême et qui ne voient le salut contre l'alcoolisme que dans la fontaine Wallace. En vérité, boire une fois par hasard un demi-verre de bon vin ou de cidre, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Je sais bien qu'en vous parlant ainsi je risque de me faire foudroyer par les partisans de l'abstinence totale. Mais j'aime mieux qu'ils me méprisent que d'être brouillé avec le bon sens. (*Applaudissements et cris d'approbation*).

Ici, permettez-moi de m'adresser particulièrement à vos femmes. Plus que vous, certainement, elles ont à souffrir de l'insalubrité, de la petitesse du logement; et la raison en est simple, c'est qu'elles y habitent, avec leurs enfants, les petits surtout, tandis que vous, vous ne faites qu'y manger le soir et y dormir.

Ah! que de fois elles ont maudit « le salon actuel de l'ouvrier », où vous redescendez après dîner, pendant qu'on couche les mioches, parce qu'on ouvre des lits jusque dans la salle à manger et que vous ne savez vraiment pas où vous mettre.

« Tiens, ma femme, donne-moi donc quelques sous, que j'aille chez Paul retrouver Un tel qui m'attend; je te laisse déshabiller les petits, j'en ai pour dix minutes. »

Elles les connaissent, allez, vos dix minutes, la solitude du soir qu'elles redoutent leur fait allonger avec bien du regret la petite pièce blanche que vous demandez. Et je leur dis, moi, à vos femmes : Lutte doucement, patiemment, mais avec un entêtement que rien n'ébranle pour avoir un logement aussi vaste que possible, avec, au moins, une grande pièce, un logement qui soit sain aux enfants, agréable au père, agréable aux aînés qui grandissent et doivent se plaire à la maison, un logement dont

la porte soit ouverte aux camarades — même s'ils ne vous plaisent pas beaucoup — du moment qu'ils ont bonne conduite. Soyez accueillantes et gaies, malgré vos soucis journaliers et souvent cuisants, afin que votre maison devienne un lieu où l'on se plaise : et, il se trouvera que, ayant, comme toujours travaillé en pensant aux autres, vous aurez aussi travaillé pour vous-mêmes.

Pourtant, mesdames, il arrivera que la maison — tout aimable et bien entretenue qu'elle sera, grâce à vous — que la maison, de temps en temps, semblera monotone. Que faire, par exemple, de cette soirée du samedi qu'on peut prolonger, parce que le lendemain est jour de repos ? C'est à ce moment que l'ancien salon, tout puant et bruyant qu'il est, peut retrouver des charmes, faute de mieux.

Eh bien, on a songé à cela : des hommes de bien et d'esprit (en France, l'un ne va pas souvent sans l'autre) ont organisé des soirées où l'on peut entendre lire un dialogue — c'est-à-dire presque jouer — les plus belles pièces de notre théâtre, les plus parfaites pages de nos œuvres littéraires françaises. C'est le samedi soir, en général, dans un préau d'école, qu'a lieu la lecture, j'allais dire la représentation. Elle est, croyez-moi, toujours bien faite, toujours intéressante.

Allez-y, mesdames ; il y en a déjà dans quatre ou cinq quartiers de Paris, et cela vaut bien la course ; allez-y ou bien envoyez-y le père et les grands enfants. Vous verrez quel goût ils prendront à ce plaisir solide.

Et maintenant, mes amis, si vous voulez savoir qui a assez aimé les travailleurs de Paris pour leur ménager — au prix de beaucoup d'efforts — des moments si heureux et si profitables, je vous nommerai deux des promoteurs de cette belle œuvre : l'un, le premier en date, est le doux poète parisien Maurice Bouchor, l'autre, M. Bayet, votre distingué et dévoué président. Et je veux finir sur leurs noms, pour que si, selon l'usage, vous me donniez quelques applaudissements, je puisse leur en faire honneur. (*Applaudissements prolongés et répétés*).

